

Ciné-Bulles

La représentation / *La Vénus à la fourrure* de Roman Polanski, France, 2013, 96 min

Frédéric Bouchard

Rayonnement international du cinéma québécois
Volume 32, numéro 3, été 2014

URI : id.erudit.org/iderudit/72199ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

ISSN 0820-8921 (imprimé)
1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bouchard, F. (2014). La représentation / *La Vénus à la fourrure* de Roman Polanski, France, 2013, 96 min. *Ciné-Bulles*, 32(3), 50–50.

Tous droits réservés © Association des cinémas parallèles du Québec, 2014

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org



La Vénus à la fourrure

de Roman Polanski

La représentation

FRÉDÉRIC BOUCHARD

Dans un lugubre théâtre parisien, Thomas (Mathieu Amalric), un metteur en scène préoccupé, épuisé et pressé de rentrer chez lui après une éprouvante journée d'auditions, voit arriver une actrice, une de plus, la dernière, du moins il l'espère. Grossière et naïve, la charmante mais impertinente Vanda (Emmanuelle Seigner) convoite le rôle-titre de *La Vénus à la fourrure*, pièce de théâtre adaptée du roman érotique du même titre écrit par Leopold von Sacher-Masoch en 1870. Sous ses airs délurés, l'aspirante comédienne étonne pourtant le dramaturge par sa connaissance du texte, sans compter qu'elle est venue affublée de ses propres costumes et accessoires afin d'incarner le personnage.

Dès les premiers instants, le long métrage de Roman Polanski se fait l'écho du jeu de Vanda : on y découvre un plan-séquence composé d'images de synthèse d'un boulevard parisien se terminant dans l'ancre du théâtre, lequel plan-séquence pose d'emblée la superficialité de l'univers dans lequel évolueront les deux personnages. Le monde auquel le cinéaste nous convie est typique de son cinéma : confus, subversif et kaléidoscopique. Au moment où les deux

protagonistes commencent à déclamer le texte, l'espace de la scène devient le lieu idéal pour renverser l'ordre des classes et des genres. Ainsi, Thomas et Vanda s'échangent les répliques de la pièce en ponctuant le tout de commentaires sur la mise en scène et sur les personnages de Novachek et Vanda (l'héroïne de Polanski porte le même nom que le personnage féminin de la pièce, brouillant davantage la frontière entre réalité et fiction).

Si les enjeux de la création abordés ici n'ont, de prime abord, rien de bien original, c'est dans ce terrible face-à-face entre les deux comédiens que réside toute la fascination du huis clos de Polanski. Prolongeant un œuvre obsédé par la complexité de la psyché féminine, la caméra du cinéaste capte cette guerre des sexes déjà remportée d'avance. En effet, c'est Vanda, et elle seule, qui mène le bal. Même lorsqu'elle donne l'impression de céder le contrôle à son partenaire, elle dirige constamment la danse. Son plan calculé d'exposer le caractère misogyne de la pièce de von Sacher-Masoch — et par le fait même, celle de Thomas — s'oppose à l'obstination du metteur en scène à justifier les fantasmes masochistes d'un auteur d'une autre époque. De sorte que la femme mise en scène par Polanski révèle ses différents visages tel un habile caméléon : à la fois toute-puissante, forte et vengeresse, elle

s'avère manipulatrice, sadique et perverse. Et qui de mieux pour incarner cette figure que la muse du cinéaste, Emmanuelle Seigner? Depuis les débuts de sa relation avec le cinéaste, elle n'a cessé de personnifier les multiples facettes féminines que Polanski dépeint. Tantôt complice (*Frantic*, 1988), tantôt objet de désir (*Bitter Moon*, 1992) ou même les deux (*The Ninth Gate*, 1999), l'actrice est à la fois ange et démon, cette image tout en contraste et en énigme est ici exemplifiée par une performance à la jonction du burlesque et du cauchemardesque, dans une intrigue au dénouement fantastiquement ambigu.

Plus qu'un simple spectacle, ce long métrage puise sa richesse dans ce jeu de miroirs constants entre les différentes réalités qu'il met en présence. Le spectateur se perd dans ce jeu vérité-fiction; il prend un malin plaisir à assister à ce duel précisément en raison de cet incessant ludisme intertextuel. Adeptes de l'adaptation, Polanski trouve dans le texte original de David Ives un environnement stimulant, taillé sur mesure pour ses ambitions. Rompant avec la rigidité de *Carnage* (2011), *La Vénus à la fourrure* est un déroutant et troublant chassé-croisé où le cinéaste plonge au cœur des tourments de deux esprits créateurs et où, surtout, il est très à l'aise. Il y avait longtemps que l'on n'avait pas vu Polanski aussi inspiré.



France / 2013 / 96 min

REAL. Roman Polanski **SCÉN.** Roman Polanski et David Ives **IMAGE** Pawel Edelman **SON** Lucien Balibar **MUS.** Alexandre Desplat **MONT.** Hervé De Luze et Margot Meynier **PROD.** Robert Benmussa et Alain Sarde **INT.** Emmanuelle Seigner, Mathieu Amalric **DIST.** Les Films Séville